

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - INV. 34-14

LES RACINES DU FUTUR



Les nombreuses et solennelles manifestations qui ont commémoré l'anniversaire des deux guerres semblent avoir ravivé, chez les gens de ma génération, les souvenirs de la première. Il faut dire que la presse, à cet égard, nous a comblés, si je puis dire. Tous les aspects de ce suicide européen sont repassés sous nos yeux : la mobilisation, l'invasion, les taxis de la Marne et la victoire, les tranchées, l'offensive de Champagne, l'agonie du fort de Vaux, Douaumont, Verdun... des vues d'hommes épuisés, d'hommes aveuglés par les gaz, d'hommes blessés, d'hommes prisonniers. Des cadavres, des ossuaires, des cimetières... Et tous les noms entendus dans mon enfance ont résonné de nouveau : la Woëvre, le bois des Caures, le Mort-Homme, le Chemin des Dames, la cote 304, et tant d'autres !

En retournant ainsi cinquante ans en arrière, j'ai mesuré l'empreinte qu'un tel cataclysme laisse sur des êtres jeunes. Chez ceux dont, comme moi, la guerre a ravagé l'enfance, l'engagement dans la Résistance est sans doute venu de là. « Chaque action du passé entre en compte pour l'avenir », a dit le chef de l'Etat à Reims. Chacun de nos actes, en effet, a des racines profondes et chacun d'eux aussi porte en soi les racines du futur.

Il n'est donc pas étonnant qu'à ces rassemblements du souvenir ceux de ma génération soient venus en foule. Et ce qui m'a frappé, ce n'étaient pas les visages marqués et les cheveux gris, mais, au contraire, le nombre des figures jeunes. Je pense, en particulier, à la commémoration de la libération de Paris, où 100.000 personnes se pressaient sur la place de l'Hôtel de Ville et alentour. On n'y dansait pas ; il n'y avait pas de majorettes ni de feux d'artifice ; la journée était belle et chaude ; les piscines et les terrasses des cafés ne devaient pas manquer d'attraits. Et pourtant de nombreux jeunes gens,

(Suite en page 6)

Le rôle des anciennes déportées à l'égard des jeunes

A la suite de l'enquête entreprise cet hiver sur le rôle des anciennes déportées en 1964, une table ronde a eu lieu le 10 juin. Elle réunissait un groupe de camarades de Paris qu'intéressaient particulièrement les problèmes posés par le questionnaire et les réponses qui lui avaient été données. La discussion a été enregistrée au magnétophone. Nous allons vous la transmettre le plus fidèlement possible.

Très rapidement, nous avons refait le tour d'horizon des différents rôles que pouvaient assumer les anciennes déportées sans que surgissent des points de vue autres que ceux résumés dans le précédent article. Une d'entre nous a insisté sur le fait que ce n'est pas seulement en tant qu'anciennes déportées que nous avons à prendre parti contre le racisme, par exemple en Afrique du Sud... Mais une autre a estimé que nous sommes cependant beaucoup plus sensibilisées à toutes les questions du racisme... que nous ne l'aurions été avant... Il y a des choses qu'on ne peut plus supporter. La difficulté est de pouvoir séparer un problème humain, qui a toutes les chances de nous réunir, d'une question politique sur laquelle nous ne serions pas automatiquement d'accord. Pourquoi, alors, ne pas constituer une sorte de Croix-Rouge qui

passerait à travers toutes les barrières politiques ? suggère une de nos camarades, se rappelant les quelques membres de la Croix-Rouge qui, pendant la guerre, ont pu passer partout, de même que les Quakers.

Finalement, il nous a paru préférable de nous centrer sur le problème des jeunes, plus facile à détacher des questions politiques. Cela n'empêche en rien les prises de position sur les autres problèmes, individuellement ou en groupes.

Le dépouillement de l'enquête a révélé que beaucoup de camarades insistent sur notre rôle de témoignage et d'information auprès des jeunes. Certaines décrivaient leur façon d'informer ceux de leur famille, ou de leur classe quand il s'agissait d'enseignantes ; d'autres énuméraient les mesures qui pourraient être prises si l'on agissait auprès des pouvoirs publics,

Photo U.S.I.S.



« Puisque l'ennemi qui tenait Paris a capitulé dans nos mains, la France rentre à Paris chez elle. Elle y rentre sanglante, mais bien résolue. Elle y rentre, éclairée par l'immense leçon mais plus certaine que jamais de ses devoirs et de ses droits. »

Allocution prononcée par le général de Gaulle à l'Hôtel de Ville de Paris, le 25 août 1944.

40. P. 4616

en particulier auprès du ministère de l'Éducation nationale. Quelques-uns regrettaient d'avoir rencontré dans la jeunesse un manque d'intérêt ou un manque d'information, ou bien au contraire déploraient la difficulté qu'elles avaient à s'exprimer et à communiquer des documents — lesquels ? — aux jeunes qui les interrogeaient. Devant l'écho suscité par notre enquête, nous avons jugé nécessaire de confronter nos expériences propres, puis d'essayer d'aboutir à des mesures constructives.

Nous nous sommes d'abord posé plus systématiquement le problème :

• Quelles informations doivent-elles être dispensées aux jeunes : faits objectifs, statistiques, descriptions de la vie concentrationnaire ? Dans quelle mesure ? Aspect psychologique ?

• Faut-il tirer les leçons de la déportation, la relier à des problèmes contemporains, sociaux, politiques (au sens large), moraux ? Les témoignages sont-ils souhaitables ?

• A quels jeunes ces informations s'adresseront-elles ? Age, classe, etc.

• Dans quel cadre ? Scolaire, y compris le programme d'histoire ou d'instruction civique ? Parascolaire, dans le cadre de l'école, mais pas d'un cours particulier ? En dehors de l'école, dans les mouvements de jeunesse ? Spontanément, à l'occasion de rencontres, de relations ? Dans le cadre de nos associations ?

• Qui assurera cette formation ? Les professeurs ? Alors il faudra les informer d'abord. D'anciens déportés ? Lesquels ?

• Comment faudra-t-il procéder pour que le témoignage soit recevable ? Moyens techniques : regroupement des documents, textes, films, bandes enregistrées sur magnétophone portant sur un témoignage ou des réflexions de jeunes. Moyens psychologiques, ambiance... Circonstances dont il faudrait profiter : commémorations, fêtes, actualités...

Les questions sont trop nombreuses et trop diverses pour pouvoir être toutes traitées en une seule réunion. Nous choisissons de partir d'expériences vécues.

Quelques faits

Le ministère de l'Éducation nationale a fait passer une circulaire dans le Journal officiel pour demander à tous les chefs d'établissements de faire une cérémonie ou une manifestation d'un autre ordre pour commémorer le débarquement, la libération de Paris, rappeler la Résistance et la Déportation.

— A Massy-Anthony, dit une de nos camarades, le principal d'un lycée a réuni les professeurs, quelques délégués d'élèves, avec un déporté d'Auschwitz, un résistant évadé de la Santé à la Libération et moi-même.

Cette première réunion avait pour but de préparer quelque chose qui frappe les enfants afin qu'ils n'ignorent pas la Résistance, la Déportation et toute la dernière guerre. Mais notre camarade souligne que ce principal est un ancien résistant, que d'autres chefs d'établissements s'en sont sans doute désintéressés ou ont transmis la consigne à des professeurs d'histoire débordés et peu informés.

Le fils de G.A. a été invité à la distribution des prix aux lauréats du Prix de la Résistance, qui a lieu chaque année. Il a été très intéressé par cette matinée, qu'il a trouvée fort bien composée. Le vendredi suivant, on a demandé dans sa classe des volontaires pour assister, le lendemain, jour de congé, à une cérémonie au Monument aux Morts du lycée

Louis-le-Grand. Personne ne s'est proposé. On a tiré au sort une douzaine de garçons par classe, dont le fils de G.A. Il a trouvé la cérémonie « sans aucun intérêt ».

Il faut faire attention, *informer*, ne pas *forcer*... Il faut présenter la Résistance comme de l'histoire vivante et non des souvenirs morts. C'est cela la grosse difficulté. Au mieux, c'est le musée, à la rigueur de l'histoire un peu plus proche, mais pas une chose qui a été faite avec de la vie, des épreuves subies par des gens que l'on connaît.

Mais avons-nous, au fond, à les en informer ? Les témoignages sont-ils souhaitables ? Il y a aussi autre chose que les témoignages. Est-ce que vraiment notre expérience, cette guerre avec ce qu'elle a comporté : Résistance et Déportation, comme conséquences, sont simplement du domaine de l'histoire ? Ou est-ce quelque chose de plus ?

De toute façon, la manière dont ces faits vont leur être présentés dans les livres d'histoire et les cours d'instruction civique est importante. Je me souviens de certains manuels d'histoire utilisés dans le primaire où manifestement l'action de la Résistance était minimisée.

Il est donc nécessaire de contrôler les textes concernant la Résistance et la Déportation dans les livres scolaires.

Nous remarquons aussi, d'après les expériences citées, la nécessité de ne pas heurter les jeunes, d'établir un dialogue avec eux, de susciter leurs demandes.

Plusieurs remarquent chez les jeunes un intérêt nouveau pour ces questions. L'une d'entre nous l'attribue au drame récent de la guerre d'Algérie, du moins pour les plus âgés des lycées. Nous décidons alors de décrire ce que nous avons déjà observé en ce sens. Est-ce que nos enfants, nos élèves, les jeunes que nous approchons s'intéressent à cette question ?

Sont-ils "en recherche" ?

— Mon neveu, auquel je n'avais rien dit, est allé fouiller un jour dans la bibliothèque. Je l'ai trouvé les larmes aux yeux. Il avait lu des bouquins que je ne lui avais pas donnés. Si je lui avais parlé de ma déportation, je l'aurais agacé, j'en suis sûr. Il a cherché, il a trouvé une information par lui-même.

— Mes aînés sont très intéressés par cette question, le second surtout. L'autre jour, il est rentré avec deux heures de retard. On leur avait présenté « Mein Kampf » après le cours.

— Tous ces cas concernent des enfants de nos milieux d'anciens résistants. Mais les réflexions d'autres jeunes, ceux, en particulier de familles d'anciens collaborateurs, me serrent vraiment le cœur... Il ne faut pas ouvrir la bouche là-dessus. Nous ne sommes pas des voyous pour eux, mais presque... J'ai connu une famille de ce type où un jeune a découvert brusquement ce qu'était la Résistance. Il était furieux contre ses parents.

Il existe cependant des difficultés à informer les jeunes, même dans nos milieux. Certains parents ont été trop blessés par la guerre et la Déportation pour en parler, surtout à leurs enfants. De leur côté, certains jeunes ont été hantés par les souffrances de leurs parents. Le silence d'un enfant n'est pas systématiquement de l'ignorance ou de l'indifférence. Par exemple, un déporté habitant actuellement aux États-Unis a fait visiter le camp du Struthof à son fils, qui n'a pas réagi. Le père ne lui avait jamais parlé des camps. Mais par la suite, ayant eu à rédiger un devoir sur un fait

qui l'avait particulièrement frappé, le garçon a choisi la Résistance et a reçu le 3^e prix.

J.P. raconte combien ses filles ont été bouleversées par l'idée de la mort, de la guerre. Elle-même n'y avait jamais fait allusion, mais d'autres personnes, des amis, en avaient parlé devant elles.

— Elles posaient des tas de questions. J'avais beaucoup de mal à m'en tirer, et voir mes filles, à leur âge, être tourmentées par cette question, c'était très, très dur. Je les ai aidées en prenant les choses à la légère, même sur le ton de la plaisanterie, en disant, par exemple, que dans le camp les Allemands n'avaient jamais réussi à m'attraper parce que je courais trop vite. Elles avaient trois ou quatre ans. J'ai réussi à les calmer ainsi.

— Quand mon fils avait cet âge-là, renchérit une autre, on lui avait donné un livre illustré sur la libération de Paris. Il le regardait avec moi. Il a crié : « Il aurait mieux valu que nous mourrions tous ! » Nous avons ensuite évité tout ce qui pouvait évoquer ces idées de mort.

On peut dire beaucoup de choses aux enfants avant de leur présenter des images. Le pouvoir de l'image est trop grand. Nous en avions déjà parlé dans *Voix et Visages* il y a quelques années.

En somme, il est très important de ne pas communiquer trop tôt notre expérience aux enfants, d'attendre qu'ils soient suffisamment mûrs. De plus, c'est une épreuve que nous avons eu beaucoup de mal à dominer et que nous n'avons pas toujours surmontée. Il nous faut donc être très prudents. Surtout, ne les mettons pas trop tôt devant des images affolantes.

Jusqu'à 16 ou 17 ans, il nous semble, d'après plusieurs expériences décrites, que nous pouvons leur présenter l'aspect positif de notre expérience : ce qu'a été l'amitié, la solidarité, etc. C'est seulement après que la vérité peut leur être dévoilée dans sa totalité, et souvent peu à peu. (Souvent, c'est la mère qui ne supporte de parler qu'à petites doses.) Ce qui est le plus traumatisant, c'est la Déportation, mais on peut la distinguer de la Résistance. Les récits qui touchent notre activité dans la Résistance sont de l'histoire vécue par les parents, par des gens qui continuent à vivre activement. Alors, on a l'impression, par ce biais-là, d'être arrivée à dominer son cas particulier.

Il s'agit de faire comprendre qu'on peut encore faire quelque chose quand on a décidé que tout n'est pas fini, contre l'avis général, qu'on peut lutter et rétablir le bon droit... Les enfants qui atteignent l'adolescence peuvent considérer la question non pas comme une querelle entre nations, mais comme un problème humain, que l'on peut rattacher à toutes les situations où l'homme est opprimé.

Contre le racisme

Cet élargissement de la question à toute oppression, à tout mépris de la personne humaine, nous semble essentiel.

Certaines croient que les jeunes ont plus le sens de l'universel que les générations précédentes.

— Bien des enfants m'ont dit quand ils étaient en confiance : « Eh bien ! les tortures, la guerre, c'était comme en Algérie récemment... ». Ils ont plus tendance à réagir par la vengeance, qui en appelle une autre... il leur faut se placer sur un plan beaucoup plus vaste : arrêter la torture dans le monde.

Les enfants réagissent maintenant contre le racisme. Un enfant de Ch. a

(Fin en page 6)

Le peuple allemand et le procès d'Auschwitz

C'EST Robert d'Harcourt, l'un de nos meilleurs germanistes, ancien professeur d'allemand à l'Institut catholique, membre de l'Académie française et « Européen » de la première heure, qui nous invite, dans l'article de tête de la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin, à examiner avec lui la réaction que le crime concentrationnaire suscite en Allemagne à l'occasion du procès d'Auschwitz.

« Il nous semble, dit-il, qu'il y a là non seulement un test psychologique et moral capital, mais un sujet de méditation, peut-être un avertissement. »

Une réflexion, un étonnement préalable de Robert d'Harcourt éclairent la suite de son observation : comment les assassins ont-ils pu si longtemps conserver leur masque dans la petite ville où ils s'étaient reconvertis en travailleurs honnêtes et en bons pères de famille ? En fait, les masques n'avaient pas résisté à vingt années. Les gens savaient, mais ils se taisaient. Les criminels étaient protégés par une secrète et persistante indulgence, car il flotte encore en Allemagne une manière de considération à l'égard du nazisme et de ses heures éclatantes.

La presse allemande n'accorde qu'une place minime au procès d'Auschwitz, alors que la presse internationale n'en épargne aucun détail à ses lecteurs. Même si les jeunes générations ne se sentent absolument pas solidaires des crimes commis il y a vingt-cinq ans, les Allemands ressentent le procès de Francfort comme une flétrissure de famille et en parlent le moins possible. Est-ce que la portée, l'insondable horreur du crime leur échappe ? Ou bien fuient-ils ces horreurs, vingt ans après, comme ils les fuyaient en esprit au moment même où leurs compatriotes nazis les commettaient sur leur sol ? « Nous soupçonnons vaguement ces atrocités, écrivait un honnête professeur d'université allemand, ami personnel de Robert d'Harcourt, mais nous préférons ne pas aller au fond des choses. »

Aujourd'hui, la fuite devant la vérité prend une autre forme. Un correspondant allemand de Robert d'Harcourt dénie carrément aux tribunaux allemands toute compétence pour juger les actes des SS. Certes, les crimes sont horribles, mais après tout, ces fonctionnaires SS n'ont fait qu'obéir à leur devoir civique et moral en exécutant les ordres donnés par l'Etat. Juridiquement, ce ne sont pas eux les coupables, mais le III^e Reich. « Befehl ist Befehl » (un ordre est un ordre) ; les tribunaux de la République fédérale n'ont pas qualité pour juger des actes administratifs.

Chez un autre correspondant de Robert d'Harcourt, la dialectique se fait plus précise encore ; le désir de blanchir les accusés éclate au grand jour. Et R. d'Harcourt écrit : « Dans la voix des auteurs de ces lettres, c'est, hélas ! — nous avons le devoir de le dire en toute franchise — la voix de la majorité allemande que nous avons entendue. »

Se dégageant de cette attitude trouble, n'y a-t-il pas de voix allemande au timbre plus clair qui se fasse entendre ? N'y a-t-il pas de franche indignation, de pensée rigoureuse qui émerge au-dessus de cette déprimante impression de « désengagement moral » que donne la plus grande partie de l'opinion ?

Dieu merci, Robert d'Harcourt peut apporter le témoignage d'un Allemand qui, lui, a mesuré l'ampleur hallucinante du crime concentrationnaire et qui, loin de s'enfouir la tête sous le sable du juri line, a le courage de regarder la vérité en face. Nous lui laisserons la parole en terminant pour que le message inquiétant de Robert d'Harcourt comporte l'étincelle d'espoir qui doit permettre de continuer le bon combat.

« Dans tous les pays du monde, dit cet Allemand clairvoyant, il y a eu des criminels. Mais ce que nous avons vu chez nous, cette indifférence paisible devant une série de crimes monstrueux, ce blanc-seing accordé en bloc aux criminels, voilà ce qui n'était pas possible ni même pensable dans tout autre pays civilisé que l'Allemagne du III^e Reich... Partout il y a des tortionnaires et des sadiques. Nulle part nous ne trouvons pareille abdication morale collective. Que l'on ne vienne pas invoquer, comme circonstance atténuante de cette effrayante

passivité d'un peuple devant les crimes qui le déshonoreront, l'appareil de terreur dont disposait une police partout présente, disposant d'un pouvoir illimité. La vérité est que cette police eût été impuissante devant le cri d'horreur unanime de tout un peuple, devant un soulèvement spontané des consciences. On l'a bien vu en Hollande, où tant de Juifs parvinrent à échapper aux griffes de la Gestapo parce que ce n'était pas seulement l'héroïsme de quelques hommes décidés à affronter la mort pour les sauver qui les protégeait, mais parce que c'était tout un peuple qui leur servait de rempart vivant. L'Histoire oubliera les noms des Eichmann et de leurs complices. Elle oubliera les tortionnaires individuels. Mais elle gardera le souvenir de la honte pesant sur le peuple allemand dans son ensemble et dont ce peuple ne se libérera qu'en assumant et en portant courageusement la responsabilité de son passé. »

Anise POSTEL-VINAY.

L'AUMONIER DE L'ENFER

par René Closset s.m. (Editions Salvator, Mulhouse)

« Que me voulez-vous donc pour que vous me [brisiez ? »

Ces mots par lesquels le poète Francis Jammes s'adresse à Dieu ont dû bien des fois monter aux lèvres de l'abbé Stock. Ce prêtre allemand, qui désirait tant établir des liens d'amitié entre son pays et le nôtre, qui aimait tant la France et la connaissait si bien, devait être celui qui assisterait plus de 2.000 Français condamnés par ses compatriotes et qui en accompagnerait plusieurs centaines au supplice.

« Il pleurait comme je n'ai jamais vu un homme pleurer, dit une femme de résistant qui avait attendu chez lui son retour du mont Valérien. Il venait de voir fusiller d'Estienne d'Orves et ses deux compagnons. Ces terribles épreuves useraient peu à peu son cœur. Il en mourrait, la paix revenue, à l'âge de 43 ans, sans avoir vu la réconciliation franco-allemande à laquelle il avait tant travaillé.

« Je lui garde une reconnaissance infinie, a dit de lui le général de Cossé-Brissac, qui fut emprisonné à Fresnes. A cause de lui, j'ai oublié tous ceux qui m'ont persécuté. Je me suis bien des fois juré de tout faire pour contribuer à une franche réconciliation des deux peuples... Je souhaite qu'un jour il soit sur les autels. La France, alors, disputera son patronage à l'ennemi d'hier. »

Déjà, l'an dernier, dans *Voix et Visages*, Anne-Marie Boumier nous a raconté l'histoire du Séminaire des Barbelés, où l'abbé Stock, dès la fin des hostilités, avait été chargé de regrouper les séminaristes allemands prisonniers afin qu'ils puissent reprendre leur formation spirituelle inter-



Franz Stock

rompue. Cette année, dans son livre : *L'Aumônier de l'Enfer*, qui vient de sortir en librairie, le P. Closset nous livre toute l'histoire de ce prêtre allemand dont la modestie, la gentillesse, le tact et la charité étaient incomparables.

Le P. Closset, pour cela a fait appel à de nombreux témoignages, ce qui nous vaut des pages inoubliables. Telle l'exécution de d'Estienne d'Orves et de ses compagnons. Le matin du 29 août 1941, les trois condamnés après avoir servi la messe, communie et dit les prières des agonisants, montèrent dans un fourgon de la Wehrmacht. Qu'on se

représente le tableau : au milieu de la voiture, éclairée par un phare pour prévenir toute tentative d'évasion, les condamnés assis sur leurs cercueils ; autour, sur les banquettes, les soldats du peloton d'exécution, l'abbé Stock et le président du tribunal qui avait prononcé la condamnation (il était intervenu ensuite, vainement, pour demander leur grâce). Le trajet était long. Les condamnés se mirent à chanter et chantèrent jusqu'au bout.

Arrivés au mont Valérien, ils obtinrent qu'on ne leur bandât pas les yeux. « L'un après l'autre, ils demandèrent à l'aumônier une dernière bénédiction, l'un après l'autre ils l'embrassèrent. Puis d'Estienne d'Orves, se tournant vers le président Keyser, lui déclara :

« — Monsieur, vous êtes officier allemand, je suis officier français. Nous avons tous les deux fait notre devoir : Permettez-moi de vous embrasser.

» Devant les soldats frappés de stu-

(Suite en page 7)

LA COMMÉMORATION DES DEUX GUERRES MONDIALES

Exposition Jean Moulin et la Résistance la Libération de Paris

Organisée par le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale, dans le cadre de la célébration des deux anniversaires, cette exposition a ouvert ses portes en août dans la salle Charlemagne du magnifique Hôtel des Invalides (entrée côté Seine).

Tirant le meilleur parti possible d'une pièce très petite, les organisateurs ont fait scrupuleusement œuvre d'historiens sans souci de polémique ni de propagande. En vingt panneaux où photographies, documents et objets sont présentés dans l'ordre chronologique, on passe des sinistres heures de la capitulation de juin 1940, éclairées par le premier appel du général de Gaulle, l'ordre du jour et les premiers actes de Résistance de Jean Moulin, préfet d'Eure-et-Loir, aux étapes et aux joies de la libération de Paris, contées par une autre série de quinze panneaux.

Dès l'entrée, une croix de lorraine lumineuse porte les photographies d'une soixantaine de résistants disparus, célèbres ou obscurs.

Nous avons été particulièrement frappés du souci de M. Henri Michel et de ses collaborateurs de bien situer l'histoire de la Résistance dans l'histoire de la guerre, autour de l'un de ses plus illustres héros, Jean Moulin, à qui plusieurs vitrines sont consacrées. On y voit son imperméable et son cache-nez, son dernier rapport, sa dernière lettre. Autres pièces émouvantes, une page du journal de Vildé, la corde avec laquelle André Devigny s'évada du fort Montluc.

La voix, volontairement dépouillée, d'un des quarante-cinq appareils individuels mis à la disposition du public, vous donne les explications nécessaires, panneau par panneau. La salle Charlemagne a déjà accueilli beaucoup de jeunes et d'adultes, français et étrangers.



M. Jean Sainteny, à Bayeux

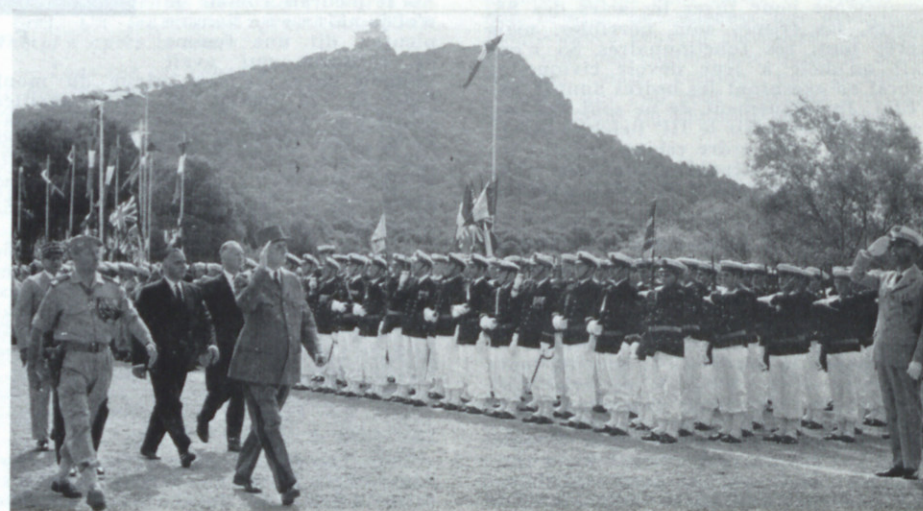
« ...137.000 Français des forces clandestines, sortant enfin de l'ombre, ont rejoint les unités des Forces françaises libres, s'y sont intégrées, puis ont poursuivi avec elles la libération du territoire national. »

Maintenant un grand nombre de classes se sont inscrites pour cette visite sous la conduite de leurs professeurs de lettres ou d'histoire.

L'exposition sera ouverte jusqu'à la fin de l'année. Une hôtesse qualifiée vous y accueille aimablement et vous donne tous les renseignements désirables, après la demi-heure nécessaire au déroulement de la visite audiovisuelle.

D.V.

Saint-Laurent-sur-Mer
Hommage aux soldats américains tombés lors du débarquement.



Le général de Gaulle, à Toulon : « La bataille, engagée sur cette rive de la Méditerranée par le débarquement des forces françaises et américaines devant, en quatre semaines, les porter jusqu'aux Vosges. »

Photos Keystone



Mme Kieffer, à La Délivrande

« Ce petit groupe qui vint ici avec les vagues d'assaut du 6 juin, devint le témoignage vivant de la participation française à cette énorme entreprise. »

Colonel Dawson.



1914. La mobilisation.
A la gare de l'Est.



La Bataille de la Marne

« Et quand, après un quart de siècle, d'immenses malheurs fondirent sur la patrie, c'est la confiance en son destin, enflammée par la Marne en septembre 1914, qui inspira la foi et l'espérance de ceux qui ne renoncèrent pas. »

DE GAULLE, à Reims.

Place de la Concorde

Hommage aux résistants tués lors des combats d'août 1944.



« L'existence du pays était alors en jeu ; pour la sauver, l'armée de la République ne reculerait devant aucun effort ni aucun sacrifice. »

Maréchal Foch.

Trente ans d'Histoire

Pour aider le public à comprendre comment la France a pu se trouver engagée dans deux grands conflits mondiaux, dont le second, d'ailleurs est issu du premier, le ministère des Anciens Combattants a chargé M. Henri Michel de faire revivre sous ses yeux les trois grandes périodes qui composent cette fresque historique : Guerre 1914-1918, entre deux guerres 1919-1939, deuxième guerre mondiale 1939-1944.

Chacun des trois historiens chargés d'une de ces périodes : MM. Renouvin, Baumont et H. Michel lui-même, a été secondé par un réalisateur, aidé d'un conseiller historique. Le principal souci de tous était de serrer la vérité historique d'aussi près que possible, ce qui n'était pas facile, toute la documentation n'étant pas accessible. Ils ont donc refusé

impitoyablement toute fiction et ont même renoncé aux interviews de témoins. En vingt ans — et a fortiori en cinquante ans — on change, et les souvenirs que l'on croit retracer fidèlement sont en réalité teintés des notions acquises après coup.

Le dernier en date de ces remarquables montages de documents, consacré à 1914-1918, a particulièrement frappé les gens désireux de s'instruire réellement. La guerre y était retracée des deux côtés, au moyen de documents allemands et français. Et, pour la première fois, une émission télévisée était présentée simultanément au public français et au public allemand, accompagnée du même commentaire. Cette première manifestation d'œcuménisme fait apparaître l'harmonisation des manuels d'histoire moins utopique qu'on ne l'avait pensé tout d'abord.



Un feu d'artifice de 4.800 projectiles !

Expositions de province

Le programme d'expositions entrepris par le Comité d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale s'est réalisé entre mai et octobre dans une quarantaine de départements avec le concours des fédérations de réseaux, des préfets et des conseils généraux. Certaines se sont transportées dans plusieurs localités, ce qui les a prolongées

jusqu'au début de novembre. La documentation fournie par le Comité a été enrichie par des apports locaux. Dans de nombreux endroits, des projections, des conférences et des visites aux hauts lieux de la Résistance ont complété le caractère didactique de cet effort dont il faut espérer qu'il ne sera pas perdu pour les générations à venir.

LE RÔLE DES ANCIENNES DÉPORTÉES...

(Suite de la page 2)

eu une discussion avec un camarade de tendance O.A.S. qui aurait voulu lancer des bombes chez les Algériens et les Juifs, et il a eu une certaine influence sur lui.

Les enfants ont passé un point que nous n'avions pas passé à leur âge. Peut-être le fait que l'on fasse le tour de la Terre facilement a changé la vision des choses et leur valeur.

— Mon fils de 13 ans a été bouleversé par une famille qui, sans méchanceté parlait des Noirs de façon méprisante. Il a essayé de discuter... a été profondément choqué, m'en a reparlé... C'est donc que nous avons pu leur faire sentir quelque chose. De même, pour les histoires anti-juives qui amusaient avant la guerre.

— Mon petit-fils m'a ainsi parlé de l'histoire des Algériens auxquels l'entrée avait été refusée dans une piscine française. Il était scandalisé.

— Nous avons commencé à élever nos enfants tout petits dans cette ambiance. La discrimination entre les hommes, que nous refusons d'admettre, quelques-uns l'étendent même aux injustices de classe.

— Ma fille était choquée en apprenant, à l'occasion d'un fait précis, les difficultés des enfants d'ouvriers dans le secondaire, le mal qu'ils ont à suivre parce qu'ils ne sont pas aidés chez eux.

— Cette sensibilisation que nous leur avons donnée fait qu'ils ne considèrent plus que la personne humaine.

Si nous leur avons donné une éducation qui les incline au respect de la personne humaine, pouvons-nous partir de là pour réfléchir sur ce qu'il est possible de proposer à d'autres enfants que les nôtres ?

Nous citons d'abord quelques films :

G. a laissé son fils voir *Nuit et Brouillard* à 16 ans après bien des hésitations et seulement parce que c'était dans le cadre d'une soirée consacrée à Edith Stein, que c'était l'occasion d'une ouverture aux problèmes spirituels d'une juive devenue chrétienne, à ce qu'elle a assumé par solidarité. En lui-même, c'est un film qui ne peut guère s'adresser, au plus tôt, qu'à des grands adolescents.

Mein Kampf. Il est très intéressant, à partir d'un certain âge. Il sépare et permet de distinguer les idéaux faux du problème historiquement allemand. Il ne blâme pas les Allemands en tant qu'Allemands, mais en tant que nazis.

— C'est une chose sur laquelle j'ai toujours beaucoup insisté pour les miens et pour les groupes de jeunes ou d'adultes auxquels j'ai eu affaire. Je leur disais : « La Déportation est une chose horrible, mais attention ! Regardez ailleurs ; il y a eu, hélas ! des choses horribles dans d'autres pays ». Ils le comprenaient fort bien.

Nous avons évoqué les deux films passés à la télévision sur le Vercors, celui de Rossif et celui de Le Chanois, qui malheureusement ne correspondaient pas.

Le Prix de la Résistance

Geneviève rappelle qu'il s'agit d'un concours fait dans les établissements secondaires d'Etat ou privés, en troisième dans les collèges techniques, en seconde dans les lycées et dans les classes terminales, à cause du programme d'histoire. A Paris, le sujet portait sur la libération de la capitale. C'était une sorte d'exégèse du texte de la citation de la Croix de la Libération qui a été remise à Paris, en l'appliquant aux faits que les enfants pouvaient con-

naître des combats de la libération par leurs livres, leurs parents, leur quartier.

Il n'y eut que huit cent candidats pour toute la Seine, ce qui est peu. Ceux-là avaient reçu une information particulière, grâce à leurs parents, à leurs professeurs, à des circonstances exceptionnelles, à un camarade parfois.

Ceux qui ont concouru étaient passionnés par la question. Tous les concurrents ont été invités à la distribution des prix, ils sont venus très nombreux. On leur a montré deux films, donné des livres. C'est une action qu'on pourrait étendre. Tant que nous en resterons à une circulaire ministérielle ou du rectorat, cela n'ira pas loin, mais une information plus large serait possible. Le prix a été créé par d'anciens résistants. Cette année, pour la première fois, un certain nombre d'associations d'anciens résistants déportés ont décidé de s'intéresser à ce prix qui, auparavant, était le fait d'une seule association. Toutes les tendances y étaient représentées. A cinq ou six, le travail auprès des professeurs que nous connaissions, des provideurs, de la radio, de la télévision, et de quelques journaux a déjà donné des résultats. Si nous le faisons d'une manière beaucoup plus massive, nous arriverions à quelque chose d'important, en particulier pour le 20^e anniversaire de la libération des camps.

Conférences et causeries

Des camarades ont été sollicitées à plusieurs reprises pour faire des conférences dans les lycées ou à des étudiants. G. est allée parler dans un séminaire :

— Une année, le directeur m'a demandé de venir en disant : « Mes jeunes séminaristes vont prononcer leurs vœux l'année prochaine. Il y a des tas de choses qu'ils ne savent pas ; Il faudrait éclairer un peu leur expérience humaine. Venez leur parler de la Résistance et de la Déportation. » L'année suivante, c'est eux qui ont demandé que je revienne.

M.J. est allée faire une conférence à un club de filles de 17 à 22 ans, à la demande de l'organisatrice. Les années suivantes, ce sont les jeunes qui ont réclamé la conférence. Un groupe mixte du même âge, dans un centre culturel, lui a également demandé de leur parler de la Déportation et de la Résistance. Elle essaie une nouvelle formule exigeant leur participation. Elle pose des questions sur ce qu'ils veulent savoir, sur ce qu'ils pensent être la meilleure façon d'intéresser d'autres jeunes à ces questions, sur leur extension aux événements actuels.

A.M., qui enseigne à des étudiants étrangers, évoque la délicate question de l'information aux jeunes Allemands, qui ignorent, à qui l'on a voulu faire ignorer, la Déportation. Elle a eu l'occasion d'en discuter avec certains, d'en recevoir chez elle. Pour eux, la guerre a commencé en 1945, avec l'arrivée des Russes... Elle leur a fait remarquer que les Russes n'étaient pas venus par hasard chez eux. Dans cette même ligne, G.F. signale qu'une jeune Allemande, venue la voir, et posant des questions sur sa maladie, avait été bouleversée d'apprendre qu'il y avait eu des femmes dans les camps de concentration, qu'elle assimilait simplement à des camps de prisonniers de guerre.

Nous avons alors développé le thème de la réconciliation avec les Allemands. Sommes-nous capables de ne plus avoir de haine ? Cela semble plus facile pour les uns que pour les autres. Mais, au-

delà de nos réactions personnelles, nous sommes d'accord pour bien séparer, dans le dialogue avec les jeunes, les Allemands de la doctrine nazie. Quand on pose à l'une d'entre nous la question : « Comment avez-vous fait pour dominer votre haine, car si vous avez de la haine nous n'en sortirons jamais », elle répond par une anecdote de sa vie au camp : « Un jour, j'ai été appelée par une camarade allemande qui m'a dit : « Je te présente une autre camarade allemande. Nous recevons des colis. Voici deux rations de pain ». Elle explique que les camps ont été bâtis par des Allemands persécutés par le régime, que nous avons eu de bonnes camarades allemandes qui ont souffert avec nous.

Conclusion

Cette table ronde est bien loin d'avoir épuisé le sujet. Elle sera suivie, cet hiver, de réunions destinées à rendre systématiquement notre action. Nous prévoyons déjà :

- Le regroupement de documents : livres, films, etc., que l'on pourrait mettre à la disposition soit d'écoles, soit de celles d'entre nous qui seraient amenées à faire des conférences ;

- Le contrôle des livres d'histoire ;

- Une action plus large à mener à l'occasion du Prix de la Résistance ;

- Des actions auprès de l'O.R.T.F. et des journaux à l'occasion du 20^e anniversaire de la Libération ;

- Des groupes de discussions avec des jeunes, réunis spontanément ou dans le cadre de mouvements de jeunesse.

Peut-être que d'autres formes d'action s'imposeront du fait d'événements, de suggestions d'autres camarades (qu'elles nous les proposent) ou au cours de nouvelles tables rondes ? Il nous semble qu'au travers de la Résistance et de la Déportation tout un message humain peut s'exprimer, qui dépasse largement le fait historique et c'est bien à nous de le transmettre pour qu'il ne soit pas déformé.

LES RACINES DU FUTUR

(Suite de la page 1)

dont beaucoup n'étaient pas nés en 1944, sont venus et ont attendu, debout, plusieurs heures pour entendre le président de la République retracer les épisodes de la Libération. Et leurs voix se sont jointes aux nôtres pour chanter *La Marseillaise*.

Ces jeunes, qui sont notre plus cher souci, nous avons tant voulu leur épargner des erreurs et des souffrances inutiles, nous sommes tellement préoccupés par leur éducation, leur équilibre et leur bonheur — ce numéro en est la preuve — que je me suis parfois demandé si nous ne leur facilitons pas trop les choses. Mais ce jour-là, place de l'Hôtel de Ville, en regardant leurs visages attentifs, j'ai éprouvé un grand réconfort. Je me suis dit que nous leur avions tout de même légué quelque chose de plus que des promesses de réussite, de joies familiales et de biens matériels. Ils ont compris, j'en suis sûre, que ce qui fait tout le prix de la vie, c'est cette liberté laissée à l'homme de sacrifier la sienne à une grande cause.

J. RAMEIL.

Milena, l'amie de Kafka,

par Margarete Buber-Neumann



Milena Jesenská, qui fut une de nos compagnes à Ravensbrück, était une journaliste tchèque de grand talent. Quand, en 1952, ont paru les *Lettres à Milena*, de Kafka, le public s'est demandé qui pouvait être cette Milena, que Kafka, a si passionnément aimée et à qui, finalement, il a préféré sa « terrifiante épouse », la « peur ». Notre camarade allemande, Margarete Buber-Neumann, qui fut l'amie et la confidente de Milena au camp pendant quatre longues et effrayantes années, a éclairé ce point d'histoire littéraire — et humaine — en nous dépeignant longuement l'extraordinaire personnalité de Milena*.

Milena descendait d'une vieille famille tchèque. Elle était belle, passionnée, jetant par-dessus bord conformisme et préjugés, ouverte à toutes les idées neuves de son temps, ouverte par-dessus tout à l'âme et au cœur de chacun. « Elle avait le génie d'entrer instantanément et de tout son être dans les sentiments d'autrui », écrit Margarete Buber-Neumann. L'écrivain Willy Haas ajoute que « Milena faisait songer à une grande dame du xvi^e ou du xvii^e siècle ; c'était un caractère à la Stendahl, une duchesse de Sanseverina ou une Mathilde de la Môle : ardente, audacieuse, avisée aussi, mais sans scrupule dans le choix des moyens s'il s'agissait d'une exigence de sa passion, ce qui était presque toujours le cas dans sa jeunesse. » L'un des ancêtres de Milena, Jan Jessenius, médecin célèbre qui fut le premier, en Europe centrale, à entreprendre et à enseigner la dissection du corps humain, fut l'un des organisateurs de la résistance à l'oppression autrichienne qui aboutit à la « défense de Prague ». En 1621, quand les Autrichiens reprirent la Bohême, qu'ils devaient dominer pendant trois cent ans, Jessenius fut sauvagement exécuté. La passion de Milena pour la liberté venait de loin.

Ce que Milena avait d'enraciné dans son peuple et sa terre, a peut-être été un des éléments qui ont jeté Kafka dans ses bras, lui le petit Juif allemand maigre et souffreteux, conscient — prescient même — de « l'incertaine situation des Juifs ».

Ce qu'elle a été pour lui, il le lui a écrit lui-même : « Vous êtes solidement

plantée au pied d'un arbre, jeune, belle, et l'éclat de vos yeux supprime la souffrance du monde. On joue à « skatule, skatule hejbejte se » **, je me glisse, dans l'ombre, d'un arbre à l'autre, je suis à mi-chemin, vous m'appellez, vous me signalez les dangers, vous voulez me donner du courage, mon pas incertain vous fait peur, vous me rappelez (à moi !) la gravité du jeu..., je ne peux plus, je tombe, je suis à terre. Je ne peux pas écouter en même temps votre voix et les voix terribles du monde intérieur, mais je peux écouter celles-ci et vous les confier comme à nul autre au monde. » Et plus tard : « ...Personne ne fut jamais à mon côté comme tu t'y es mise... » « Les plus belles de toutes tes lettres (et les plus belles, c'est beaucoup dire, car elles sont dans leur ensemble ce qui m'est arrivé de plus beau dans la vie), ce sont celles dans lesquelles tu donnes raison à ma « peur », tout en essayant de m'expliquer pourquoi je ne dois pas l'avoir. »

Milena fut une des premières à reconnaître la grandeur de Kafka. Elle traduisait, la première, plusieurs de ses récits, dont *La Métamorphose*. Un jour, à Ravensbrück, elle confia à Grete que le héros de *La Métamorphose*, le malheureux voyageur de commerce transformé en un affreux bousier géant, tellement humiliant pour sa famille qu'elle le laisse mourir avec soulagement, c'était elle. Car Milena, qui, éprise d'absolu, avait mené une existence volontairement débridée, était un objet de scandale pour son grand-bourgeois de père. Et quand elle épousa un Juif, en qui elle trouvait avec ravissement, nous dit M. Buber, « cette intelligence pénétrante, cette mesure juste dans l'appréciation des problèmes humains qu'on ne rencontre que chez les meilleurs représentants de la race juive », son père ne voulut plus la revoir. Jusqu'à la fin de sa vie, jusque dans l'agonie de Ravensbrück, cette blessure resta ouverte. Or Kafka avait lui aussi, d'autre manière, toujours souffert de son père.

Intimement mêlée aux cercles littéraires et artistiques de la jeune Tchécoslovaquie, en plein essor entre les deux guerres, Milena fit une brillante carrière de journaliste. Elle avait milité un temps dans le parti communiste et s'en était séparée, découvrant avec épouvante (procès de Zinoviev) que la victoire de la Révolution avait abouti à remplacer la dictature d'une classe par celle d'un parti, et bientôt par celle d'un homme.

Quand, le 15 mars 1939, elle regarde, bouleversée, les Panzerdivisionen de Hitler défilant dans les rues de Prague, elle murmure à ses amis accablés : « Et ceci n'est encore rien, mais quand ce sera les Russes !... » Sa maison sert aussitôt d'abri à ceux qui sont poursuivis par la police nazie et de lieu de réunion pour les résistants. Elle est arrêtée en septembre 1939 et déportée à Ravensbrück en 1940. C'était une « 4.000 ». Margarete Buber-Neumann, une « 5.000 » que la police soviétique venait de livrer à la Gestapo après cinq ans de camp de concentration en U.R.S.S., a fait sa connaissance le long du « mur des lamentations » de Ravensbrück, à cette époque « où le temps ne s'écoulait plus en heures et en minutes, mais où il se comptait en battements de cœur ». Leur amitié fut immédiate et totale. Employées dans les services intérieurs du camp, elles prirent risque sur

risque pour sauver des camarades du bloc des incurables, des transports noirs, des exécutions. Elles avaient su garder cet intense intérêt humain pour les faits historiques dont elles étaient à la fois les témoins et les victimes, et cet amour des êtres, sans réserve ni calcul, qui les conduisaient à aider les « asociales » comme les « politiques », les « Bibelforscherin » comme les Juives. Qui a approché ces femmes au camp pouvait dire avec Anika Kvapilova : « Elles étaient l'humain au milieu de l'inhumain ».

Mais Milena tomba malade et, du fond du « Revier », elle craignait que l'Ouest ne livrât sa patrie à Staline vainqueur. « Comment échapperons-nous aux Russes ? » disait-elle parfois. La mort l'emporta avant la fin de la guerre, lui épargnant la douleur de voir sa chère ville de Prague subir une nouvelle et redoutable occupation.

Le livre de Margarete Buber-Neumann est passionnant. Non seulement la figure de Milena se dessine admirablement, mais nous sommes tour à tour introduits dans la vie intellectuelle de Prague, dans la pleine effervescence des années 1918-1938 (quand Le Corbusier était plus connu là-bas que chez nous !), puis au cœur de l'un des grands drames du xx^e siècle : le monde concentrationnaire. L'art avec lequel Mme Buber-Neumann rend l'intensité d'une atmosphère, dépouille les faits et les êtres pour les montrer dans leur vérité, la justesse de ton de l'ensemble du livre nous incitent à lui dire amicalement que cette « mesure juste dans l'appréciation des problèmes humains » dont elle paraît attribuer le mérite aux seuls Israélites, se retrouve avec la même « intelligence pénétrante » chez elle, excellente Prussienne de Potsdam !

L'Aumônier de l'Enfer

(Suite de la page 3)

peur, le Français et l'Allemand s'étreignirent. D'Estienne d'Orves fit alors face au peloton et cria d'une voix forte : « Vive la France ». Et Barlier, avant de s'écrouler, près du cadavre de son chef, répéta comme en écho son dernier cri « Vive la France ». Yann Doornick, sans rien dire, traça dans le ciel le signe de la croix puis, ayant pardonné, mourut à son tour.

À la libération de Paris se place un autre épisode émouvant. L'abbé Stock était accouru au chevet de blessés allemands intransportables demeurés à l'Hôpital de la Pitié. Bientôt les F.F.I. envahirent le bâtiment et, exaspérés par les cruautés des SS, vinrent réclamer des otages. L'abbé Stock, appelé en hâte, reconnut l'officier, un ancien interné de Fresnes.

« — Lorsque vous étiez à Fresnes, lui dit-il, je vous ai secouru. A votre tour maintenant de m'aider. »

L'officier, complètement bouleversé, rédigea et signa un document qui fut placé à la porte de l'hôpital, mettant celui-ci sous la protection de la Résistance.

Il faut lire *L'Aumônier de l'enfer*. Le nom de Franz Stock ne doit pas tomber dans l'oubli. À lui seul il eût sauvé Sodome et Gomorrhe, a dit un de ceux qu'il avait assistés. Il n'a pu sauver l'Allemagne de la honte, mais c'est grâce à des hommes comme lui que nous pouvons aujourd'hui la regarder sans haine.

J.R.

* Gotthold Müller Verlag, Munich.

** « Change, change petit arbre » (jeu d'enfants en Tchécoslovaquie, quelque chose comme « les quatre coins »). Trad. Vialatte.

IN MEMORIAM

Gaby LONG

Gaby Long n'est plus. Sa tragique disparition peine tous ses amis, toutes ses camarades de déportation.

Dès 1942, dans le Beaufortin, elle avait travaillé avec son mari dans les rangs de la Résistance. Elle assurait les liaisons avec les maquis, transportait des messages et parfois même des explosifs et s'occupait du ravitaillement.

Le 24 juin 1944, elle était arrêtée par la Gestapo, sur dénonciation. Son premier camp en Allemagne fut Ravensbrück. Puis rapidement, elle partit en commando, à Cartenfeld, puis à Saxhausen.

A la libération, avec ses camarades, elle se trouve sur les routes d'Allemagne. Enfin, le 18 mai 1945, elle rentre en France, heureuse de retrouver son pays, sa famille, son village natal.

Hélas ! pour elle, les mauvais jours ne sont pas terminés puisque elle revient seule de la déportation. Sa douleur est immense et chaque jour de sa vie, bien qu'habitant chez sa maman, Gaby refait le chemin qui conduit à la villa où elle a été heureuse avec son mari et où elle a gardé un pied-à-terre en souvenir.

Son mari « Mort pour la France » en déportation a sa stèle à Beaufort.

Elle avait d'abord été F.F.I. avant de passer, avec son mari, au réseau « Mission Union ». Sous-Lieutenant F.F.C., elle était titulaire de la Médaille de la Résistance, de la Médaille de la Déportation, de la Croix de Guerre avec palme et de la Croix d'Officier de la Légion d'Honneur.

Nous étions très nombreuses à l'accompagner au cimetière. Certaines de ses amies de camp étaient venues de loin pour un dernier adieu : Mme Tournon et Renée Carpentier de Paris, Madeleine Alton d'Angers.

La Section A.D.I.R. de Savoie était représentée par Ninette Streissguth, Mme Hyvrard, Mme Girard-Madoux et moi-même.

Gaby, toutes vos camarades, toutes vos amies vous aimaient et vous estimaient. Toutes vous disent : ce n'est qu'un « au revoir ».

Marguerite LECOANET.

Chambéry (Savoie)

VIE DES SECTIONS

SECTION PARISIENNE

La Section parisienne a repris ses activités et a constaté avec plaisir que les lundis avaient déjà repris leur animation habituelle.

Voici son programme pour l'année 1964-1965 :

Dîner de rentrée : le mardi 17 novembre à 19 h 30 à l'Association Rhin et Danube, 33, rue Paul-Valéry. Prix du dîner : 17,50 F vin et service compris. Prière de s'inscrire à l'A.D.I.R. ou chez Mme Billard avant le 12 novembre.

Quête du Bleuets : Un grand merci d'avance à toutes celles qui voudront bien participer à cette quête. Elles trouveront les troncs et bleuets à l'A.D.I.R. le lundi 9 novembre ou chez Mme Billard

(13, rue du Vieux-Colombier) le mardi 10 novembre.

Arbre de Noël : Il aura lieu le dimanche 10 janvier à 15 heures au Cercle militaire. La Section parisienne prie toutes ses adhérentes de retenir cette date, dès maintenant.

SECTION SAVOIE-AIN

Le mercredi 12 août a eu lieu à Bourdeau, à l'hôtel Novel, sur la terrasse qui domine notre beau lac du Bourget, une réunion des membres du Bureau A.D.I.F. de Savoie et des adhérentes savoyardes de l'A.D.I.R.

Mme Hyvrard, de Coise, reçut la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur que lui remit M. Mercier, président d'honneur de l'A.D.I.F.

Marguerite Lecoanet lui transmit, avec les chaleureuses félicitations des déportés des deux associations, celles du bureau A.D.I.R. de Paris et lui remit un souvenir de la section de Savoie.

Puis un au revoir très amical fut souhaité au Dr Streissguth, ex-déportée, qui quitte la Direction de la Santé qu'elle assurait à Chambéry, pour aller diriger une école d'infirmières et une clinique protestantes à Bordeaux.

Ce n'est qu'un « au revoir », devait ajouter Marguerite en offrant à Ninette, de la part de tous, deux disques du folklore savoyard.

Soirée intime, très gaie, empreinte de l'amitié fraternelle qui ne cesse de régner dans la grande famille des déportés et internés.

Marguerite LECOANET.

RECHERCHE

Mme Kellerer, née Bernit, recherche des camarades qui auraient connu sa mère Emilie Bernit, appelée tante Emilie. Elle était au bloc 22 en juillet 1944 et avait le numéro 44.764 ou 44.765.

EXPOSITION FRANCE AUDOUL

Notre amie France Audoul-Martinon avec les toiles qu'elle avait, pour notre plaisir, réunies dans son atelier, nous a prouvé une fois de plus que la vitalité d'un être de qualité est plus forte que les épreuves et que, malgré les souffrances subies ou peut-être à cause d'elles, elle est arrivée à rejoindre la joie.

Sa peinture est riche d'une sensibilité sans mièvrerie et d'une parfaite honnêteté.

Ses portraits, et nous savons qu'elle est avant tout portraitiste, sont exacts et vivants dans le détail comme dans la composition.

Ils nous font espérer que son album sur Ravensbrück, qui paraîtra bientôt, sera un témoignage précis de ce fait bouleversant de son voyage au pays de la misère.

Jacqueline SOUCHERE.

L'A.D.I.R. était présente...

aux cérémonies du 2 et 25 août

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Ugo Domenichini, fils de Paulette Domenichini, plus jeune fille de notre camarade décédée, Mme Curvale. Toulouse, août 1964.

Florence, cinquième enfant de notre camarade Mme Linsig. Belfort, 21 juillet 1964.

Philippe, petit-fils de notre camarade Mme Marie. Angers, juin 1964.

Lionel, quatrième enfant de notre camarade Mme Rème. Vaucresson, 23 juin 1964.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Bensa a perdu son mari. Cros de Cagnes, juillet 1964.

Notre camarade Mme Cayotte, déléguée de l'A.D.I.R. a perdu son mari. Nancy, 1^{er} août 1964.

Notre camarade Mme Gaby Long est décédée accidentellement. Beaufort-sur-Doron, 3 juillet 1964.

Notre camarade Mme Margulius est décédée. Paris, 21 septembre 1964.

Notre camarade Mlle Christiane Monnier, sœur de notre camarade Mme Discry est décédée. Liège, le 3 août 1964.

Rectification : Mme Vigne est décédée à Pointe-Noire et non à Pointe-à-Pitre comme il a été indiqué dans le précédent numéro.

DÉCORATIONS

Par décret en date des 10 et 11 juillet 1964, ont été nommées chevalier de la Légion d'Honneur, Mmes : Vve Deplantay, née Renaud Angèle ; Vve Jost, née François Judith.

Par décret en date du 28 mai 1964, la Médaille Militaire a été concédée à : Mlle Godfroy Adrienne et Mme Bonino-Gillisen Berthe.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris

JOURNÉE NATIONALE DU SOUVENIR

FRANÇAISES et FRANÇAIS
le 11 NOVEMBRE

ACHETEZ LE
BLEUET de FRANCE



Emblème des Anciens Combattants
et Victimes de la Guerre

AU PROFIT des VEUVES - ORPHELINS
et ASCENDANTS